Cercle

J'étais de ces enfants qui s'imaginent morts. Je me voyais dans une tombe, mes parents pleuraient, mes frères me regrettaient, mes sœurs cherchaient à comprendre. J'écoutais ce qu'on disait de moi. Comme si, à huit, neuf ou dix ans, on avait assez vécu pour avoir un testament intéressant. J'entendais les « si jeune », « si sage », « le rayon de soleil de la famille ». Imaginer le chagrin des autres me réconfortait sur ma place dans la famille. Petite dernière, effacée par des frères omniprésents et des sœurs affirmées, je ne trouvais pas ma place dans une famille aux caractères exubérants. Les livres étaient ma famille et mon univers s'y trouvait. Adolescente, j'ai cessé d'avoir ces pensées pour enfin prendre une place qui était mienne dans une famille qui, je le voyais enfin, était tricotée plutôt serrée.

Par ailleurs, les funérailles ont continué de m'attirer. Dans *Harold et Maude*, je comprenais Maude. Dans *Quatre funérailles et un enterrement*, l'enterrement m'arrache des larmes chaque fois, bien que j'en connaisse le texte par cœur. Une de mes grandes amies est de la famille qui tenait les salons funéraires de la ville et j'ai toujours été intriguée par leur vie, branchée sur la mort. Se promener avec elle dans les voitures marquées de leur logo était une expérience dans Québec.

Rapidement dans ma vie, j'ai été confrontée aux anecdotes de salons funéraires. De ces gens sortis de nulle part qui viennent souhaiter leurs condoléances, des tranches de vie qui se dévoilent, des secrets de famille qui font surface. Les « elle a tellement changé » de la part de personnes qui n'avaient pas vu la défunte depuis des dizaines d'années. Des pieds dans les plats. Des « ben oui, ils ne vivaient plus ensemble ». Ma tête fait des films avec les funérailles des gens que j'aime, tout en étant profondément irritée de l'encensement des qui avaient leur part de défauts la semaine avant leur mort.

Pour moi, la mort fait partie de la vie, au même titre que la naissance. J'aime l'idée de naître à autre chose. Une idée confortée par des phrases d'enfants comme « tu sais, quand j'étais une grand-mère », suivi d'une description précise

© Françoise Lavigne

des activités de ladite grand-mère, aujourd'hui âgée de cinq ans; ou encore de « tu sais, avant de naître, je venais voir dans ton ventre si mon cœur battait toujours », des phrases racontées par mes petits-enfants.

Ce cercle de la vie, « être d'une terrien la relève, être d'un terrien le parent », comme le chante Julien Clerc, c'est assurément une partie de ce que je souhaite laisser en héritage. La confiance du avant et du après. L'espérance du toujours.

L’invisible

Dans la brume il y a l’hiver
Dans la brume il y a le froid
Dans la brume il y a le frisson
Dans la brume il y a le doute

Dans la brume il y a le printemps
Dans la brume il y a le mystère
Dans la brume il y a la rencontre
Dans la brume il y a la surprise

Dans la brume il y a l’été
Dans la brume il y a la chaleur
Dans la brume il y a les langueurs
Dans la brume il y a les toujours

Dans la brume il y a l’automne
Dans la brume il y a les bruissements
Dans la brume il y a la crainte
Dans la brume il y a les peut-être

Dans la brume il y a ta voix
Dans la brume il y a ton rire
Dans la brume il y a ta main
Dans la brume il y a ta présence

Dans la brume il y a le passé
Dans la brume il y a le présent
Dans la brume il y a nos vies
Dans la brume il y a nos cœurs

Dans la brume il y a notre amour
Dans la brume il y a nos amours
Dans la brume il y a notre avenir
Dans la brume il y a l’invisible

© Françoise Lavigne